

rosanna margonis-pasinetti

douce pâleur des pétales de cerisier

R

Rosanna Margonis-Pasinetti partage avec *prismes* quelques souvenirs de son voyage au Japon, dans le cadre d'un échange entre la HEP Vaud et le pays du Soleil-Levant.

Tokyo

Avant de partir, une amie me conseille de consigner mes impressions, mes sensations, au fur et à mesure, chaque soir, dans un journal – « Autrement tu ne te souviendras pas de tout, parce que ce tout te submergera. » En commençant à écrire dans le soir qui descend sur Tokyo – oui, je suis vraiment à Tokyo! – je me rends compte que les mots qui se suivent sur les pages de mon « Giappone Notebook » sont en italien. Est-ce que l'extrême dépaysement nous ramènerait imperceptiblement à nos racines ?

Japon

Statistiques et stéréotypes. Le succès de leur industrie, les voyages « en troupeau bien ordonné », les geishas, les samourais; les Japonais travaillent beaucoup, parlent peu, sont timides, introvertis, orgueilleux. Le Japon que j'ai côtoyé en rencontrant quelques Japonais de passage en Europe ressemblait fortement à celui-là. Mais aller à la rencontre d'une autre langue culture en cherchant la confirmation des stéréotypes n'est pas le chemin à prendre. Pendant deux semaines – si peu de temps pour tellement de découvertes en attente – je décide donc de me laisser aller de rencontre en rencontre, en résistant à mon éternelle, irrépressible tendance à avoir une opinion, à faire un commentaire.

Foule

Aéroport, trains, métros, rues: une foule compacte, disciplinée, silencieuse s'ordonne méthodiquement dans les wagons où elle passe des heures interminables, et se hâte d'un pas pressé sur des kilomètres de couloirs ventilés, se tient droite et retenue sur d'infinis escalators. Le silence domine. Celles et ceux grâce à qui tout fonctionne à la perfection sont efficaces, serviables, courtois et terriblement distants. Je ressens immédiatement une incroyable tendresse pour tous ces êtres qui me paraissent si fragiles, des enfants effrayés et timides; est-ce le poids de la vie quotidienne ou celui du non-dit qui les accable? Ou ils ne sont en rien accablés et ce n'est que moi qui les vois ainsi?

Langue

Les gens sont silencieux mais cette langue, dont je ne connais que d'infimes bribes, me saute dessus de tous côtés et sans arrêt. Dans les gares, les trains, les rues, par la parole ou l'écriture, on annonce toujours quelque chose. Est-ce un trop-plein qui comble un grand vide ou juste la manifestation d'un commerce envahissant et d'une volonté de tout régler? Les murs disparaissent derrière un amas d'enseignes lumineuses plus ou moins animées; les mille consignes mille fois répétées qui règlent le ballet

des transports en commun sont traduites en anglais; elles me disent: même si tu n'es pas d'ici, conforme-toi! Et la bavarde parfois bruyamment démonstrative que je suis, trouve une paisible douceur dans ce fait de se conformer, je me sens bien.

Hokusai

J'apprécie l'accueil prévenant et dévoué de mes collègues, mais c'est dans les moments où je suis seule que je goûte avec gourmandise à ce rêve éveillé. Je découvre que mon hôtel se trouve dans le quartier où est né et a vécu Hokusai. Dans un beau matin d'hiver frais et ensoleillé, je parcours le circuit menant aux endroits où se trouvaient ses innombrables habitations – la légende dit que comme il n'aimait pas faire le ménage, il déménageait pour quitter un poussiéreux désordre

Je me rends compte que les mots qui se suivent sur les pages de mon « Giappone Notebook » sont en italien. Est-ce que l'extrême dépaysement nous ramènerait imperceptiblement à nos racines ?

proche de l'insalubrité. Le chemin m'amène au beau musée qui lui est dédié, où je passerai trois heures délicieuses. Mais il y a plus intrigant que la minutie du grand maître: les visiteuses et visiteurs. Toutes et tous japonais, toutes et tous très vieux et incroyablement bavards et rieurs!



Hiroshige, *Le temps des cerisiers en fleurs, Yoshiwara Nakanocho* (env. 1839-1842), Wikimedia Commons, domaine public

Me reviennent les mots de la jeune femme qui chez moi essaie courageusement de m'apprendre le japonais: « Le meilleur âge de la vie des Japonais est le quatrième, ils ont survécu à tout et sont encore en bonne santé; il n'y a plus d'oppressants enjeux professionnels et privés, on peut jouir de la bonne compagnie, parler fort et rire à gorges déployées. » Ainsi font deux minuscules et très vieilles dames à l'air complice et espiègle: je les suis dans le musée, je ne veux plus les quitter, quitter ce lieu.

Nara

Aux antipodes de Tokyo. Seule Occidentale, une des rares femmes à loger dans l'hôtel à la japonaise, que je ne suis pas sûre de pouvoir qualifier de ryokan par manque de termes de comparaison. Tatami, futon, yukata: la nuit est une expérimentation, mais la nouveauté totale ne m'empêche pas de dormir profondément. De nouveau seule, je profite une journée entière du beau temps et de la paix des parcs, momentanément vides de touristes. Je sacrifie au rituel de nourrir les daims, après avoir scrupuleusement suivi la consigne et acheté les biscuits ad hoc. Un daim entreprenant fourre son museau dans mon sac

posé sur le banc: « Lascia stare la mia borsa! », je l'enguirlande en italien, retour aux sources, encore une fois.

Je décide donc de me laisser aller de rencontre en rencontre, en résistant à mon éternelle, irrépressible tendance à avoir une opinion, à faire un commentaire.

École

Dedans et dehors le formalisme domine; il cache de mon point de vue des interrogatifs universels, des dissidences larvées, des tensions et des déceptions: au pays du soleil levant il y a des nuages, comme partout ailleurs. L'inattention explicite des dormeurs ou la concentration soucieuse de celles et ceux qui écoutent, mais ne comprennent pas – la maîtrise de l'anglais n'est

La malice brille dans les yeux des petits élèves vifs, gais, espiègles, bruyants, comme on l'est à dix ans.

pas une évidence – caractérisent les groupes d'étudiantes et d'étudiants universitaires auxquels je suis invitée à m'adresser. La malice brille dans les yeux des petits élèves vifs, gais, espiègles, bruyants, comme on l'est à dix ans. Je suis une enseignante, parmi eux je le redeviens, le reste importe peu.

Au revoir

On m'avait avertie: tu tomberas amoureuse de ce pays! Ce n'est pas un amour foudroyant que je ressens, mais plutôt une sereine, douce et infinie tendresse. Si on pouvait prendre dans ses bras un pays, je serrerais fort ce petit bout de Japon que j'ai eu le bonheur de découvrir. Court le temps, bref le rêve, mais le côté merveilleux d'une vie toujours incomplète réside dans la certitude que restent ouvertes les infinies possibilités de la compléter. Reviendras-tu, on me demande? Hai! Mata né! /